

## Mot du comité Mes sept jours sur Facebook

Alain Roy

Number 64, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82355ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Roy, A. (2016). Mot du comité : mes sept jours sur Facebook. *L'Inconvénient*, (64), 3–3.

# MOT DU COMITÉ

## MES SEPT JOURS SUR FACEBOOK

Je m'étais inscrit sur le réseau social pour des raisons professionnelles, essentiellement afin de promouvoir *l'Inconvénient* à moindre coût. Sans être misanthrope, je ne tenais pas particulièrement à me faire de nouveaux amis ; le petit nombre de ceux que j'avais (et que j'ai encore pour la plupart) me suffisait. D'après ce que j'avais observé autour de moi, l'entretien d'une page personnelle était une activité chronophage, et l'espèce d'obligation morale de commenter les statuts d'autrui ne m'enchantait pas outre mesure, sans parler de tous ces exhibitionnismes débridés qui me donnaient mal au cœur. Mais mon inertie ou ma réticence à rejoindre le réseau avait été émoussée par les demandes d'amitié que je recevais depuis quelques mois de la part de connaissances diverses, parfois même de personnes « sérieuses » dont je m'étonnais qu'elles s'y soient retrouvées. Alors que je n'en étais toujours pas, je recevais périodiquement ces demandes à mon adresse courriel, que le tout-puissant Facebook avait déniché je ne sais où. Une fois enrôlé, j'ai rapidement constaté son don d'omniscience : sans avoir inscrit le moindre renseignement sur ma page personnelle (qui est demeurée vierge jusqu'à son anéantissement), je me suis mis à recevoir des messages troublants, qui me demandaient de but en blanc : « Connaissez-vous cette personne ? », et ce, alors que les traits des individus sur les photos soumises à mon attention ne m'étaient pas du tout inconnus. Dans plusieurs cas, il s'agissait d'anciens camarades de collège ou d'université avec qui je n'avais eu aucun contact électronique de mon vivant (Internet n'existait pas ou à peine à l'époque). M. Facebook, à qui je n'avais fait aucune confiance sur mon passé, ne pouvait donc savoir – en principe – que j'avais fréquenté tel collègue ou telle université. Par quel moyen avait-il pressenti que j'étais susceptible de connaître telle ou telle personne avec qui je ne partageais qu'un séjour lointain dans un établissement d'enseignement ? D'où lui venaient ces réminiscences d'antan ? Je ne m'en serais pas préoccupé s'il m'avait questionné de temps à autre au sujet de parfaits inconnus. Mais non, chaque fois il tombait pile ! M. Facebook me demandait hypocritement si je connaissais telle personne, alors qu'il savait pertinemment la réponse.

Après que je leur eus fait part de mon étonnement, mes proches m'ont expliqué que Facebook recourait tout simplement à un *algorithme de recherche*. Fort bien, me suis-je dit, mais en quoi cela rendait-il son omniscience moins inquiétante ? N'était-il pas encore plus anxiogène qu'un programme informatique, une satanée machine, puisse *déduire* mes accointances passées ? Ma paranoïa s'est accrue, deux ou trois jours plus tard, après que je me fus décidé à acquiescer à la demande d'amitié d'une connaissance professionnelle. Je ne pouvais décemment considérer cette personne comme une « amie », je la connaissais à peine et nous n'avions échangé que quelques mots en de rares occasions mondaines, mais c'était la quatrième fois que je recevais une invitation de sa part et il devenait de plus en plus indélicat de ne pas y répondre. Que penserait cette connaissance si je l'ignorais encore une fois ? N'y aurait-il pas un malaise la prochaine fois que je la croiserais dans un lancement ? Ne se dirait-elle pas : « Tiens, voilà l'ours qui m'a snobé sur Facebook » ? Je n'avais d'ailleurs aucune raison de ne pas acquiescer à sa demande. Pour autant que je pouvais en juger, cette personne était sympathique, aucun élément factuel ne me permettait de supposer qu'elle

était une psychopathe dont j'aurais dû me méfier. La seule chose qui me retenait, en fait, c'était une pudeur de néophyte : le mot *amitié* possédait à mes yeux un certain « poids » ; comme le mot *amour*, il était de ceux qu'on ne devait pas utiliser à la légère et qu'il convenait même de prononcer le moins souvent possible afin de ne pas banaliser la chose qu'il désigne. Évidemment, cette conception était complètement déphasée par rapport à la philosophie du réseau ; et elle trahissait le fait que je n'avais pas encore compris que l'amitié Facebook n'est pas nécessairement de l'amitié, que les amis Facebook ne sont pas nécessairement des amis. Tel un dinosaure, je m'accrochais au sens originel des mots, sans doute une déformation d'écrivain. Quoi qu'il en soit, j'ai donc acquiescé par politesse à la demande d'amitié de cette connaissance qui n'était pas mon amie (au sens strict). Croyant bien faire, j'étais loin de me douter que je venais de la plonger dans l'embarras.

Quelques heures plus tard, je recevais en effet un courriel de sa part où elle m'écrivait ceci : « Je suis très heureuse d'être votre « amie » sur Facebook en ce matin du 30 août 2013, mais je n'ai jamais demandé à Facebook de vous demander d'être votre amie, non que je ne veuille pas l'être, mais j'aurais tout de même préféré que Facebook ne se mêle pas de mes affaires. » Pour ne pas qu'elle s' imagine que je tenais à être son ami (ce qui aurait été embarrassant pour nous deux), il m'a paru utile de l'informer que Facebook avait commis cet impair à plusieurs reprises au cours des derniers mois, quitte à créer une nouvelle source d'embarras entre nous, puisque cela revenait à dire que j'avais ignoré toutes ces demandes et que j'y avais cédé sous le motif de la répétition, autrement dit sous l'effet d'une sorte de culpabilité à l'endroit de cette connaissance que je croyais désespérée de devenir mon amie, sous la pression d'un chantage affectif qui me mettait en demeure de prouver que j'étais un être socialement réceptif. On voit toute l'absurdité de la situation : notre mise en relation était une supercherie complète. Combien d'amitiés involontaires M. Facebook avait-il ainsi fabriqué de toutes pièces, ce maniaque de la connexion interpersonnelle, cet entremetteur zélé qui cherchait à *matcher* tout le monde avec tout le monde, mais pourquoi et dans quel but ? Combien de fausses demandes d'amitié avait-il ainsi semé dans le cyberspace ? C'est alors que j'ai réalisé le genre de quiproquo catastrophique auquel je risquais de m'exposer en demeurant sur le réseau. Que se passerait-il si M. Facebook, dans un nouvel élan de sociabilisation, avait le culot d'envoyer des demandes d'amitié à des individus que je *détestais* ? Pris de panique, j'ai aussitôt fermé mon compte, qui n'aura ainsi été actif que durant une semaine environ.

Cette anecdote révèle, j'en ai honte, mon incompetence crasse en matière de réseaux sociaux, que je n'ai pas pris le temps d'appivoiser ni de maîtriser convenablement. Sauf que je ne suis pas certain de vouloir le faire, ni non plus d'y perdre grand-chose, car mes amis, je préfère les voir de visu avec de la musique et un verre de vin. Quelque temps après ces événements, j'ai d'ailleurs eu vent que la jeunesse la plus branchée commençait à désertier le réseau social, qu'elle considérait désormais comme un peu trop *mainstream*, ce qui faisait de moi – et j'en étais fort aise – un pionnier de l'avant-garde anti-facebookienne. C'est l'avantage de ne pas suivre les modes : lorsque celles-ci tombent, on fait partie des premiers à ne pas y adhérer.

Alain Roy